

était encore à la même place ; mais elle semblait prête à partir, car le cocher était sur son siège, les traits en main.

Dans l'ombre du mur, deux hommes causaient à voix basse : "Henri ! Henri ! disait l'un d'eux, n'y a-t-il pas deux mortelles heures que nous attendons ?

— Georges, un quart d'heure est à peine écoulé !...

— Oh ! c'est donc de la folie ?... Oui, c'est à devenir fou !... Si elle ne vient pas dans quelques minutes, ah ! j'entre dans cette maison maudite, je vais à elle, je vais à eux ?... Je ne sais pas ce que je puis faire. Il y a de la justice dans la Grande-Bretagne... Je vais chercher un magistrat ; je dis tout, je...

— Chut ! dit Henri.

La petite porte du mur de clôture du jardin s'ouvrait, et une robe blanche se dessina dans l'ombre.

"Sur le nom de votre père, Marie Fabian, venez !" s'écria d'Ertragues.

La jeune femme recula de deux pas ; Georges s'élança vers elle. Elle poussa un de ces cris éteints, sans expression, qui sortent d'un cœur épuisé d'où la vie se retire, et tomba sans connaissance dans les bras de d'Ertragues, qui l'enleva, la porta dans la voiture où Kerdeau venait s'empresser de monter...

"Grâce et merci à Dieu ! s'écria Georges d'une voix altérée et suppliante, — et qu'il soit avec nous !"

Et la chaise de poste s'élançant à grand train, disparaissait au milieu des rues sombres du Southwark.

VI

UNE EXPLICATION.

Une femme de chambre, portant sur un plateau une tasse de chocolat aromatisé, entra, d'un pas discret, dans une chambre où régnait une aisance pleine de ce bon ton qui caractérise la vraie bourgeoisie. Elle déposa le plateau sur une table ronde de marbre, près de laquelle était assise une jeune femme, les deux coudes posés sur les bras d'un fauteuil à la Voltaire, et tenant dans ses deux mains son front sur lequel tombaient les boucles négligées de ses jolis cheveux bruns.

— Voici le déjeuner de madame, dit la soubrette...

— Mademoiselle, où suis-je ? en grâce ! demanda la jeune femme.

— Madame, mais vous êtes chez nous... Voici votre déjeuner... Ma maîtresse m'a chargée de vous demander si vous étiez disposée à la recevoir...

— Oui... oui, sans doute... Mais où suis-je, mademoiselle ?

— Dame ? la fenêtre est ouverte, voici le phare, là... Vous êtes à Boulogne...

— En France ! je suis en France !... j'y crois à peine...

— Vous êtes donc vraiment bien malade, madame, puisque vous ne vous rappelez pas que M. Georges...

— M. Georges d'Ertragues, s'écria Mlle Fabian... mais qu'il vienne, lui, je veux le voir... je l'attends... Mademoiselle, dites-lui qu'il vienne...

— A vos ordres, madame... depuis quatre jours M. Georges attend les vôtres."

"Où suis-je ? et que veut dire cela ? mon dieu !" s'écria Mariquitta, en voyant la femme de chambre sortir avec empressement.

Un instant après, M. d'Ertragues entra, s'avancant avec une gravité toute respectueuse. Il était fort pâle et dissimulait fort mal un certain embarras dans lequel il y avait plus de timidité que de malaise.

"Vous m'avez demandé, mademoiselle, dit-il d'une voix fort altérée... Puis-je prendre un siège ?"

Mariquitta, jetant sur lui un regard inquiet, inclina légèrement la tête.

"Que voulez-vous de moi, mademoiselle ? dit-il en s'asseyant sur le bord d'un fauteuil...

— Monsieur, dit Mariquitta d'une voix glacée et nerveuse, c'est à nous, il nous semble, à vous adresser cette demande... Oui, que voulez-vous ?.. Veuillez me répondre, et vous rappeler en même temps que ce n'est pas à Mlle Fabian que vous parlez, mais à Mme Bernardo Ramirez...

— Non ! et non encore ! s'écria d'Ertragues d'une voix calme et cependant pleine de passion ; dussé-je un instant, devant vous, oublier cette déférence dont vous m'imposez l'obligation, je ne m'adresserai pas à Mme Ramirez que je ne connais pas, à Mme Bernardo qui n'est pas devant moi, que je ne vois nulle part ; je parlerai à Mlle Fabian, à Marie Fabian, la fille de mon cher colonel, de mon vieil ami ; à vous dont votre père m'a dit d'être l'ami, le frère... ; à vous que je veux sauver, à vous que..."